CONGRÈS DE STUTTGART

LE CONGRÈS DE STUTTGART

(Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*,
Octobre 1905. — Avril 1906)



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
61, RUE DE BUFFON, 61

—

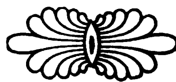
1906

LE

CONGRÈS DE STUTTGART

(Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*,
Octobre 1905. — Avril 1906)

(J. S. A. T. 2, p. 295-297, 304-314, 317-320;
" " " 3, p. 123-134)



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1906

LE CONGRÈS DE STUTTGART

I

L'histoire géographique et l'histoire coloniale.

Quand, à la fin de son rapport sur le treizième Congrès international des Américanistes, M. Léon Lejeal a été amené à formuler un jugement général sur la session de New-York, force lui a été de constater plus d'une lacune : « L'histoire de la géographie, a-t-il écrit, représentée par un seul travail, déjà connu du reste, et même publié (celui de M. Gonzalez de La Rosa sur la « légende » de Toscanelli), ou l'histoire de la colonisation, ont été encore plus délaissées » des membres du Congrès de New-York que l'étude des antiquités de la région du Pacifique méridional [1]. Pareil abandon ne pourra pas être reproché aux Américanistes réunis à Stuttgart, en 1904 : l'histoire de la géographie et de la cartographie du Nouveau-Monde, la critique des sources et l'histoire de la colonisation y ont fait l'objet de communications relativement nombreuses et dont plusieurs présentent une indéniable valeur.

C'est sur l'histoire de la géographie et de la cartographie qu'a principalement porté l'effort des historiens américanistes présents à Stuttgart. M. Ingvar Nielsen, de Christiania, y a retracé les relations de la Norvège avec le Groenland et l'Amérique du Nord au moyen âge et jusqu'à leur reprise au XVIIIe siècle. Cette étude semble, surtout, une coordination des travaux de Storm, dans laquelle l'auteur a intercalé l'interprétation donnée par M. Sophus Bugge, professeur à l'Université de Christiania, de l'inscription runique découverte naguère à Ringerike, près de Christiania [2] ; on n'y trouvera rien sur la reprise des relations au XVIIIe siècle, ni sur l'œuvre de Hans Egede [3]. C'est en quelque manière un complément de l'exposé de M. Ingvar Nielsen que la communication du P. J. Fischer, professeur au collège de Feldkirch (Vorarlberg), sur la

1. *Rapport sur le treizième Congrès des Américanistes* (*Bull. géog. hist. et descr.*, 1904, p. 20).

2. V. le *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*, nouv. sér., t. Ier, p. 121.

3. Voir plus bas, un compte rendu développé de cette communication déjà publiée.

représentation cartographique des découvertes des Normands au Nouveau-Monde. Reprenant, à un point de vue spécial, les recherches qu'il avait déjà faites pour la rédaction de son excellent ouvrage intitulé *Die Entdeckungen der Normannen in Amerika* [1], le P. J. Fischer a donné dans son travail un précieux exposé d'ensemble de l'œuvre cartographique de Claudius Swart, — Claudius Clavus, — sur le haut Septentrion et a différencié très nettement ses cartes, — le type A des représentations cartographiques du Nord, plaçant le Groenland à l'ouest de la Norvège et de l'Islande, — des cartes de Donnus Nikolaus Germanus, ou du type B, dans lesquelles le Groenland apparaît à l'est de l'Islande et au nord de la péninsule scandinave. Comment, au début du XVIe siècle, Henricus Martellus Germanus a fusionné ces deux types, le P. J. Fischer, — qui vient de publier avec le chevalier R. von Wieser les plus anciennes cartes portant le nom d'*Amérique*, celle de 1507, et la carte marine de 1516 de Waldseemüller, — l'a expliqué en terminant sa communication ou, plutôt, sa conférence, l'une des plus importantes de la session de Stuttgart par la nouveauté de ses conclusions, dont d'intéressantes projections cartographiques permirent aux auditeurs de contrôler immédiatement l'exactitude.

De cartographie a, comme le P. J. Fischer, parlé M. Wilhelm Ruge, de Leipzig. Il a appelé l'attention sur un globe non daté de Gemma Frisius, qui est conservé à Zerbst et fut gravé par Gerard Mercator. Ce globe présente, pour la côte occidentale de l'Amérique du Sud, un dessin et une nomenclature qu'il est impossible de faire descendre plus bas que l'année 1534. Pour la rédaction de ce globe terrestre, — le premier qui soit connu de Gemma Frisius, — notre auteur a utilisé, comme il l'indique lui-même, Ptolémée, Marco Polo, les Espagnols et les Portugais. De Gemma Frisius également, on peut étudier encore à Zerbst un globe céleste qui est, lui, daté de l'année 1537. C'est cette même date, à laquelle Mercator commençait son œuvre personnelle, qu'il convient semble-t-il, d'attribuer au globe terrestre étudié à Stuttgart par M. Wilhelm Ruge.

Un assistant de l'Institut géographique de l'Université de Göttingue, M. le Dr August Wolkenhauer, a travaillé à résoudre une question très controversée, en recherchant si la déclinaison magnétique était inconnue avant le premier voyage de Christophe Colomb en Amérique en l'année 1492. A son avis, la déclinaison magnétique était connue dès cette époque, sur mer aussi bien que sur terre, mais il est encore impossible d'apporter à l'appui de cette opinion une preuve directe et évidente, susceptible de dissiper tous les doutes, et on ne peut pas fournir cette preuve palpable dont, en 1870, d'Avezac réclamait la production.

A une époque beaucoup plus récente, et même contemporaine, de l'histoire de la géographie et de la découverte du Nouveau-Monde, a touché accidentellement M. le Dr E.-T. Hamy, notre président, dans le discours qu'il prononçait le 13 août 1904, dans la séance solennelle d'ouverture du Congrès, sur le *Centenaire du retour en Europe d'Alexandre de Humboldt et d'Aimé Goujaud*

1. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1903, in-8 de XII-126 p., cartes et grav.

de Bonpland (*3 août 1904*)[1]. Ce sujet d'actualité rétrospective, — dont l'intérêt devenait encore plus grand puisque la Société de géographie de Stuttgart avait pris soin de commémorer le centenaire de la fin du voyage de Humboldt en Amérique, en faisant frapper une plaquette qui fut distribuée aux membres du Congrès, — a permis au Dr Hamy de retracer brièvement l'histoire des travaux scientifiques de Humboldt sur le Nouveau-Monde, et, en esquissant la biographie du voyageur oublié qu'est Aimé Goujaud de Bonpland, de toucher à l'histoire politique et coloniale de l'Amérique du Sud dans le premier tiers du XIXe siècle. Historiens de la découverte, de la colonisation, de l'évolution politique des États méridionaux de l'Amérique du Sud, trouveront profit à lire et à consulter cet intéressant travail, dont nous attendons avec impatience le développement.

C'est, enfin, des plus récents progrès de notre connaissance de la Guyane hollandaise que le junkher van Panhuys, de La Haye, — à qui la session de New-York avait déjà été redevable d'excellentes communications, — a entretenu les Américanistes réunis à Stuttgart, quand il leur a parlé de la dernière expédition néerlandaise à l'intérieur de Surinam. Cette expédition est la troisième d'une petite série commencée en 1899[2] et a étudié la frontière fluviale entre les deux Guyanes française et hollandaise, le Maruini et la Lawa, aux points de vue géographique et ethnographique. Elle a été suivie d'une autre reconnaissance dont l'objectif était de gagner les sources encore inconnues du Tapanahoni. M. van Panhuys apportera sans doute à la session de Québec tous les renseignements souhaitables sur cette nouvelle campagne à l'intérieur de la partie néerlandaise de la Guyane.

La critique des textes est trop en honneur en Allemagne pour n'avoir pas fourni à Stuttgart la matière de plusieurs travaux ; mais (chose curieuse !) des Allemands ne sont pas les auteurs des deux études présentées à la 14e session sur d'anciennes sources de l'histoire du Nouveau-Monde. M. Ed. de Jonghe, ayant communiqué à la Société des Américanistes de Paris son excellente dissertation, vraiment neuve, sur Thévet mexicaniste, et publié dans le *Journal*, le texte de l' « Histoire du Mechique[3] », il est inutile d'y insister. On nous permettra, par contre, de dire quelques mots des recherches de notre secrétaire général sur les *Memoriales* de Fray Toribio « Motolinia ». M. Léon Lejeal a démontré qu'ils constituent la première version de la *Historia de los Indios de la Nueva España*, et que, s'ils sont d'une moindre valeur littéraire, ils contiennent souvent plus et mieux au point de vue historique. M. Eduard Seler a appuyé du poids de son autorité les fines et ingénieuses remarques de M. Lejeal, dont les conclusions permettent de suivre, en remontant, la tradi-

1. Imprimé chez Burdin et Cie, Angers, 1904, broch. in-8° de 18 p.
2. Sur les deux premières de ces expéditions, v. *Journal de la Soc. des Amér. de Paris*, nouv. sér., t. Ier, p. 268, et les *Amerikanistiche Studien. Beiträge zur Ethnographie Linguistik und Entdeckungsgeschichte Amerikas*, de M. L.-C. van Panhuys (analysées plus bas), ch. 8, p. 30-31.
3. *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*, nouv. sér., t. II, p. 1.

tion franciscaine relative au Mexique précolombien jusqu'à Andrés de Texcoco et à ses conversations qui instruisirent de l'ethnographie mexicaine les premiers missionnaires catholiques.

Si l'histoire de la colonisation n'a pas suscité plus de travaux que la critique des sources, du moins convient-il de signaler qu'à elle a été réservée une des grandes conférences de la session, conférence dans laquelle le recteur Dr P. Kapff, de Stuttgart, a indiqué la part prise par les Wurtembergeois à la colonisation du Nouveau-Monde dès le XVIe siècle. C'était un bourgeois d'Ulm que cet Heinrich Ehinger qui, avec son frère Ambroise, et Nikolaus Federmann, — un autre habitant d'Ulm, — a joué un si grand rôle dans l'histoire du Vénézuela au XVIe siècle, au moment où y exista une véritable petite colonie allemande (1528-1556). On sait, d'autre part, que les Welser étaient des banquiers d'Augsbourg. — Changement de direction au début du XVIIIe siècle; dès lors, c'est vers l'Amérique du Nord, et spécialement les États-Unis, que se dirigent les Wurtembergeois. Les deux Carolines et la Pensylvanie, cette dernière province surtout, sont l'objet de leurs efforts durant tout le cours du siècle. Au XIXe siècle, après les guerres du Premier Empire, les Wurtembergeois se sont portés particulièrement sur différents affluents gauches du Mississipi, tels que l'Ohio, sur les rives duquel Georges Rapp a fondé la colonie communiste d'Economy. Signalons encore la colonie d'Ann Arbor, dans le Michigan, et celle de Neu Ulm, dans le Minnesota, que les Indiens détruisirent en 1862. Si, actuellement, la plupart des immigrants wurtembergeois se sont fondus dans la masse de la population américaine, il n'en faut pas moins savoir grand gré au Dr P. Kapft d'en avoir ravivé le souvenir et rappelé l'histoire dans un tableau d'ensemble que permettront de compléter et de préciser, sur différents points l'article de M. J. Humbert (publié par la *Société* et distribué aux membres du Congrès) sur *la première occupation allemande du Vénézuela au XVIe siècle* [1], et la précieuse bibliographie de choix récemment dressée par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès [2] à Washington.

A côté de ce tableau d'ensemble, voici une étude de pur détail. J'ai tenté d'y retracer à l'aide de différents documents, l'un déjà publié, mais fort peu connu, l'autre inédit, un nouveau chapitre de l'histoire des flibustiers du Nouveau-Monde, et de jeter quelque lumière sur les vicissitudes de l'établissement fondé à la baie de San Blas, dans la première moitié du XVIIIe siècle, par des aventuriers, — français pour la plupart, — venus des Antilles. Les documents espagnols permettront sans doute de préciser sur divers points et de compléter quelque peu ce premier essai, qu'on voudra bien nous dispenser d'apprécier.

Tel est, succinctement tracé, le tableau des contributions apportées par le Congrès de Stuttgart à l'étude de l'histoire géographique, coloniale et critique du Nouveau-Monde. On peut en conclure qu'en vue de la XIVe session ont été entreprises, dans différents pays où la science américaniste est en honneur, des

1. *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. Ier, p. 309.
2. *A List of Works relating to the Germans in the United States*. Washington, Library of Congress, 1904, in-8.

recherches intéressantes, grâce auxquelles plus d'un historien de l'Amérique aura, dans l'avenir, le devoir de se reporter au volume du compte rendu du Congrès de 1904.

Henri FROIDEVAUX.

II

L'Ethnographie moderne et les questions précolombiennes.

Mon collaborateur et ami Froidevaux a plus haut indiqué l'abondance des communications consacrées à l'histoire géographique et coloniale par les adhérents du Congrès de Stuttgart. La remarque s'appliquerait encore mieux aux travaux d'ethnographie moderne, présentés à cette session, presque aussi nombreux, proportionnellement, qu'à la session new-yorkaise de 1902. Le fait s'explique. On veut fixer la physionomie de l'indigène américain, avant qu'il ne disparaisse complètement sous l'afflux des races étrangères, devant les progrès du métissage, sous l'effort d'une colonisation — ou d'une extermination — méthodique. Ce désir a inspiré les treize mémoires dont voici les titres :

1. BOAS (professeur Franz). — *Influence de la division sociale des Indiens Kwakiutl sur leur civilisation.*
2. BOGORAS (Waldemar). — *Idées religieuses primitives d'après la tradition des Chukchees.*
3. EHRENREICH (Dr Paul). — *Distribution des mythes et légendes chez les peuples sud-américains et leurs rapports avec les mythes et légendes du Nord-Amérique et de l'ancien Monde.*
4. JOCHELSON (Waldemar). — *Les éléments asiatiques et américains des mythes Koriaks.*
5. LEHMANN-NITSCHE (Dr Robert). — *Mythes européens des Araucaniens de l'Argentine.*
6. MEYER (Dr Hermann). — *L'art des Indiens du Rio Shingu.*
7. PANHUYS (Jonkhr L. C. van). — *Quelques détails sur l'ornamentique des nègres de Surinam.*
8. PANHUYS (Jonkhr L. C. van). — *Une coutume européenne du paganisme transportée en Amérique.*
9. REGEL (Dr Franz). — *Quelques faits relatifs aux survivants des Indiens « bravos » à l'ouest d'Antioquia.*
10. SAPPER (Prof. Karl). — *Usages et coutumes des Indiens Pokonchis.*
11. SELER (Mme Ed.). — *Le vêtement de l'Indienne au Mexique.*
12. STOLPE (Dr Hjalmer). — *Les stations d'Esquimaux du Groenland nord-oriental.*
13. THALBITZER (Dr William). — *Dialectes et migrations des Esquimaux.*

Cette liste est en soi significative des préférences que nos confrères d'Allemagne portent aux choses de l'Amérique du Sud. Ils ont fait de ce continent leur domaine de prédilection. Au surplus, dans le continent septentrional, grâce aux admirables enquêtes organisées par les savants des États-Unis, il y a bien moins de nouveautés à trouver, quant à l'observation des indigènes actuels. Le seul secteur encore imparfaitement reconnu est celui qui englobe, avec le Groenland, les régions subarctiques et le Dominion dans toute son étendue, certaines parties de la côte occidentale. Dans ce secteur, M. Franz Boas, de New-York, s'est réservé le peuple kwakiutl qui, on le sait, n'a plus de secrets pour lui. Son mémoire de Stuttgart était précisément destiné à résumer ses idées essentielles sur le régime social de ses clients préférés. Cette organisation est relativement récente; elle a même varié plusieurs fois durant le siècle dernier. On en peut donc suivre avec certitude l'évolution et même en mesurer l'influence sur toutes les institutions des indigènes de Vancouver. Elle domine d'abord le régime de la propriété. Chacune des grandes familles qui groupent la population kwakiutl marque de son blason spécial et administre collectivement les champs, les sites de pêche, les barrages à saumons, dont ses membres tirent leur alimentation. Chacune de ces familles agit comme unité, aussi bien dans les actes sociaux que dans les cérémonies religieuses de la tribu. Les confréries religieuses, les associations magiques sont constituées sur le modèle de ces familles et l'art, aussi bien que les croyances, est en connexion intime avec les nécessités qui résultent de cette division sociale, très loin poussée au sein de chaque groupe autonome (séparation des sexes, des âges, etc.).

La conférence très intéressante du professeur de Columbia University ira utilement grossir le nombre déjà considérable des travaux inspirés par la *Morris K. Jesup Expedition*. Depuis cette mémorable campagne scientifique, d'autres grands voyages collectifs ont été entrepris sur son modèle vers diverses contrées de l'Extrême-Nord. C'est à celui des Suédois, en 1899, que se réfère le mémoire de Stolpe, sa dernière œuvre, hélas ! Cette campagne à la recherche d'Andrée n'a pas été tout à fait infructueuse, puisque les explorateurs ont pu se livrer à des reconnaissances scientifiques très étendues sur la côte E. de Groenland, ainsi qu'aux Terres « François-Joseph » et « Roi Oscar II ». Pendant ce voyage, ils rencontrèrent maints vestiges de stations d'Esquimaux, non seulement sur les littoraux, mais tout le long des fiords les plus pénétrants et ramifiés. Ces découvertes, ainsi que le faisait judicieusement remarquer Stolpe, modifient un peu les idées reçues sur les conditions d'habitat de la race Inuit. D'ailleurs, le type de maisons et de magasins révélé par les stations dont il s'agit est en tout semblable au type déjà connu. De même les sépultures, dont on a exhumé un cimetière complet. Mais le matériel que renfermaient demeures et tombes est l'un des plus vastes qu'on ait vus encore. Il comprend jusqu'à des jouets d'enfants, en particulier des maisons en miniature. Ultérieurement, des trouvailles analogues devaient être faites par le capitaine Sverdrup pendant l'expédition du *Fram*. Comment la population qui a laissé tous ces restes est-elle complètement disparue du Groenland nord-oriental ? C'est une des questions que s'est posées Stolpe. Le soin que révèlent sans exception tous les cas étudiés

d'inhumation, l'amène à conclure que les Esquimaux de ces parages n'ont pas été détruits, ni ne se sont éteints naturellement, mais émigrèrent. Le Dr Stolpe a recherché ensuite l'origine de ces Inuits du N.-E. groenlandais, assez différents par quelques détails de l'outillage, de leurs congénères de la côte occidentale, et il a tenté de jalonner la route qu'ils purent suivre, à la poursuite du loup et du bœuf polaires, le long des îles américaines, jusqu'aux cantons septentrionaux de l'*Inlandsis*.

Très curieux, le chapitre d'histoire ethnique traité par l'ancien directeur du « Riksmuseum » de Stockholm était, on le voit, très restreint. M. W. Thalbitzer, de Copenhague, aime les grands problèmes. C'est à celui des migrations générales des Esquimaux qu'il s'est attaqué. Quoi qu'il en soit des résultats auxquels il croit être arrivé, son travail offre cette véritable originalité de méthode d'appliquer la phonétique à un sujet étudié jusqu'ici par de tout autres procédés. La méthode phonétique n'est pas à la vérité un moyen à la portée de tous. Il implique une science linguistique très solide et j'ajouterai : toute jeune, c'est-à-dire instruite des perfectionnements récents réalisés par notre compatriote, l'abbé Rousselot. Il suppose encore la plus minutieuse enquête *in situ*. Or le Dr W. Thalbitzer réalisait ces deux conditions. Son savoir, il l'a prouvé naguère par un bon livre[1]. L'information sur place, il put la mener pendant la campagne danoise de 1900-1901[2] qui lui permit d'explorer personnellement le Groenland entre les 68° et 72° 47, soit, à peu près, entre Holstenborg et Upernawik. En confrontant avec ses remarques personnelles toute la littérature connue sur les langues parlées entre Point-Barrow (Alaska septentrional) et le Groenland de l'Est, l'auteur a pu vérifier par la phonétique la longue antériorité des dialectes occidentaux sur les dialectes orientaux et déterminer les variations phonétiques qu'a subies la langue originelle en passant d'un versant à l'autre du monde américain. Pour ne citer que les plus importants des exemples donnés, *i*, *u* et *a* des dialectes occidentaux deviennent à l'est *e* et *o*; *j* se change en *s*. D'autre part, au Groenland, le système consonantal des dialectes du Nord est plus régulier, plus voisin de l'idiome primitif que celui des dialectes du Sud. Si vous entrez dans le détail géographique de ces altérations, si vous arrivez à déterminer le point de la carte où elles se sont produites ou aggravées, vous posséderez évidemment, par le fait même, toute une série de repères importants pour l'histoire du mouvement des peuplades; vous pourrez reconstituer en partie leur itinéraire et leur chronologie. C'est ce qu'a fait M. Thalbitzer. Il suit ainsi les migrations des Inuits orientaux le long des côtes septentrionales de l'Amérique du Nord anglaise, jusqu'au détroit de Davis. Là ils se seraient divisés en deux groupes. Le premier aurait pris la direction du Sud pour aboutir au Labrador et au Saint-Laurent, se partageant sans doute en deux bans dont l'un se retrouve peut-être dans le Groenland austral et central. L'autre aurait

1. V. compte rendu de *A phonetical Study of the Eskimo language* (*Journal*, 2e sér., t. II, p. 141).

2. Les travaux de ces explorations sont publiés dans le tome XXXI des *Medelelser om Grônland* (Copenhague, 1904).

émigré vers le Groenland septentrional, en deux ou trois passages, à travers le Smith Sund. Encore une fois, il faut renoncer, pour le moment, à critiquer, comme à accepter sans réserves les théories de M. Thalbitzer; c'est le principe, le principe seulement, qui est curieux, qui semble être juste et devoir être fécond. Et ce travail, en tous cas, apporte de nouvelles confirmations à ce que l'on pensait déjà de l'incroyable mobilité du petit monde des Inuits à travers les âges.

Mais les Esquimaux n'ont pas été seulement des voyageurs. Les relations commerciales aidant, ils semblent avoir été d'infatigables propagateurs de procédés techniques et de folk-lore, parmi les peuples avec lesquels ils trafiquaient. C'est l'une des notions à retenir du volumineux mémoire produit par M. W. Jochelson. M. Jochelson, de Saint-Pétersbourg, n'est pas un philologue. Il est, ou doit être anthropologue. Tout au moins applique-t-il à l'ethnographie et, plus précisément encore à la mythographie, la méthode anthropologique dite des moyennes. Nous avons donc su par lui que sur les 139 légendes koriaques connues, 122 ne sont pas exclusivement koriaques, dont 101 peuvent être rapportées à la culture indienne du Nord américain, soit 83 °/₀; 34, soit 29 °/₀, se rattachant à la mythologie des Inuits, et 22, soit 18 °/₀, au folk-lore mongolo-turc et de l'ancien monde en général. Allant plus loin dans son pourcentage, M. Jochelson a déterminé le nombre et la proportion des fables koriaques qui se retrouvent à la fois dans plusieurs mythologies non-koriaques. Et ce furent, de ce chef, des additions et des divisions, et des totaux et des quotients en imposante quantité. J'ose dire, cependant, que cette partie du mémoire n'en a pas imposé au Congrès et n'a obtenu qu'un succès d'estime. En pareille matière, *a priori*, les chiffres sont illusoires. Ceux de M. Jochelson ont-ils pu tenir un compte assez sérieux de la forme des mythes qu'il compare ? Et quant aux idées, que de différences de détail peuvent, en se superposant, donner à deux légendes identiques par la donnée fondamentale des allures et un sens tout à fait différents ! Inversement, que d'analogies de détail aussi peuvent apparenter deux traditions dont le thème manifestement diffère ! Cela encore ne s'exprimera point au moyen des chiffres. M. Jochelson en était si bien comme nous persuadé, qu'à sa recherche statistique il a joint quelques observations, — combien plus intéressantes et significatives que ses moyennes ! — sur les divers éléments étrangers de la mythologie koriaque. Il considère comme de provenance mongolo-turque certaines descriptions de nature, épithètes et métaphores, certaines inventions de lacs de feu, de montagnes ardentes, de monstres polycéphales, certaines histoires de filles dérobées par leur père aux poursuites de leurs amoureux qui constrastent avec l'allure habituelle des fables koriaques, moins étoffées, plus sèches, généralement enfantines. Au surplus, ces emprunts de la mythologie koriaque à la littérature populaire asiatique sont en nombre relativement restreint. Restreinte aussi la pénétration du folk-lore des Koriaks par celui des Esquimaux, laquelle, selon M. Jochelson, a dû s'accomplir par l'intermédiaire des Chuccos, voisins actuels des Esquimaux. Par contre, les points de contact de la légende koriaque avec celle du Nord-Amérique sont innombrables, évoquant les régions et les tribus les plus variées, non seulement les Indiens du versant Pacifique, Tlinjits, Haïdas, Tsimshians, Kwakiutl, mais ceux qui vivent ou vivaient à l'intérieur,

comme certains Athapascans. A ces derniers auraient été surtout dérobées les formes extérieures de certains mythes; aux gens de la côte, le caractère plus foncier des épisodes, des idées et des personnages. Les Chuccos auraient été eux aussi les agents de cette transmission, étant admis, d'ailleurs, comme je l'ai indiqué plus haut, que les Esquimaux leur en avaient apporté la matière dans leurs mouvements de régression vers la mer de Behring.

Au résumé, l'étude de M. Jochelson aboutit à cette conclusion que la culture intellectuelle des Koriaks, comme leur ethnographie matérielle, est dominée par des influences venues d'Amérique. De plus en plus se justifierait donc la double hypothèse de M. Franz Boas sur les rapports étroits et lointains des Indiens du Nord américain avec les Sibériens du Nord-Ouest et sur la nécessité d'étudier ceux-ci pour comprendre l'histoire de ceux-là.

Cette théorie, on s'en souvient, avait été, pour la première fois, vérifiée sur place, chez les Chukchees, par un compatriote de M. Jochelson, l'ethnographe russe Waldemar Bogoras, de Moscou. Depuis l'importante dissertation où il consigna les résultats de ses recherches[1], M. Bogoras a entrepris une série d'enquêtes plus détaillées sur les croyances des peuples de l'Asie nord-orientale intéressés dans la question. Sa conférence du Congrès de Stuttgart en fut un spécimen. Elle visait surtout à montrer par des exemples concrets comment les Chukchees paraissent s'être élevés graduellement à l'intelligence du phénomène de la mort, à la conception de l'âme distincte du corps et au culte des esprits qui n'est pour eux que celui des ancêtres. Quant aux conséquences générales à dégager d'une pareille démonstration, nous n'en avons point trouvé et il ne saurait y en avoir, au moins provisoirement, d'autre que celle-ci : l'importance, chaque jour plus grande, attribuée par les américanistes aux phénomènes religieux, ainsi qu'aux faits de folk-lore.

A ces deux ordres très voisins de recherches touchait l'important travail du Dr Paul Ehrenreich de Berlin, que son auteur, devançant la publication des Actes du Congrès, a fait depuis peu paraître[2]. Un compte rendu détaillé en sera donné dans un de nos prochains numéros. Dès maintenant, je me borne à traduire, en le complétant par quelques brèves indications, le sommaire, rédigé par M. Ehrenreich lui-même, pour le « Diurnal » ou bulletin quotidien de la session (23 août 1904). Je me suis proposé, écrivait en substance alors notre confrère, en m'inspirant des travaux récents qui ont prouvé la relation entre mythes nord-américains et mythes de l'Asie du Nord-Est, de rechercher, d'une part, si le Sud-Amérique offre aussi des provinces mythologiques correspondant à ses régions ethniques ou naturelles et, dans l'affirmative, quelle influence le folk-lore de ces divers groupes a pu exercer sur celui des groupes voisins ; et, d'autre part, à examiner si l'on peut constater dans les mythes et traditions de l'Amérique méridionale quelque parenté avec ceux du Continent nord et de l'ancien monde. Les matériaux malheureusement très incomplets que

1. Voir: « The Folk-Lore of North-eastern Asia, as compared with that of North-western America » (*American Anthropologist*, N. S., vol. 4, n° 4, 1902, p. 577-684).

2. Berlin, Asher u. C°, 1905, in-8° de 108 p.

l'on possède ont été examinés par M. Ehrenreich dans l'ordre systématique suivant : mythes relatifs à la création ; mythes de cataclysmes, inondations, embrasements ; mythes de la terre et du ciel ; mythes de l'origine des êtres ; mythes solaires, lunaires, stellaires et sidériques ; mythes ancestraux et héroïques (en particulier, mythes des jumeaux, si fréquents dans le folk-lore de l'Amérique du Sud). De cet examen, l'auteur croit pouvoir déduire l'existence de trois provinces ou « cercles » mythologiques (Tupi-Guarani, Arouaque, Caraïbe), dont il détermine les tendances et les caractères. Il croit à leurs rapports et, autant que me l'indique la lecture sommaire de son texte imprimé, il trouve la preuve de ces rapports dans le caractère mixte de la mythologie péruvienne, surtout composée d'emprunts. Il croit également à l'analogie de toutes ces fables sud-américaines avec celles de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale et avec quelques mythes japonais. On le voit, avec ce travail, nous continuons à évoluer dans le cercle d'idées où nous avaient introduits tout à l'heure MM. Boas, Bogoras et Jochelson. Est-il utile d'ajouter que, pour l'instant, dans toutes les similitudes constatées, M. Ehrenreich n'incline à voir que des phénomènes de « convergence », selon l'expression des mythographes. Convergences, c'est-à-dire coïncidences accidentelles, comme il s'en dégage, chaque fois que l'on examine deux groupes séparés de littérature orale, voilà comment M. Lehmann-Nitsche qualifie, de son côté, beaucoup des analogies qu'il a rencontrées entre les mythes des Araucans de l'Argentine et ceux de l'Europe. Quelques-uns de ces points de contact sont assez saisissants pour que le sympathique conservateur du Musée de La Plata puisse à leur propos rapprocher les contes d'animaux (car nous sortons ici de la mythologie purement religieuse) analysés par lui de plusieurs *Märchen* des frères Grimm. Mais quelques-uns aussi sont d'origine purement européenne, transmis aux montagnards de la Cordillère par les Espagnols.

Voici, maintenant, après ces études générales, des travaux de pur détail qui, par leur caractère même, se prêtent moins aisément à l'analyse. Notre collègue, le chevalier L. C. Van Panhuys, de La Haye, est venu compléter ses précédents exposés sur l'art décoratif des nègres de Surinam, par une monographie de leurs tatouages qui ajoute plusieurs observations nouvelles aux faits relatés par Joest, Kappler, Crevaux, etc. L'opération elle-même n'avait jamais été décrite avec autant de soin, ainsi que les instruments, les substances (végétales surtout) qu'y emploient les femmes. Elle n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse. Elle s'accomplit en plusieurs stades, à partir de l'âge de 7 ans, pratiquée successivement sur la face interne du pouce, sur le front, le ventre, les joues, le menton, les jambes et la poitrine. On ne connaît pas la raison de cet ordre invariable qui semble relever de l'empirisme. On n'est pas mieux renseigné sur le sens des dessins de tatouage. Les nègres fournissent difficilement des explications. Peut-être sont-ils incapables d'en donner ; peut-être se défient-ils de l'Européen et de ses quolibets ! M. Van Panhuys a pu dresser pourtant une courte liste de représentations assez fréquentes : la queue d'aigle (c'est le tatouage « wajé »), l'ananas, la hache, le scorpion, et quelques figures humaines, entomologiques et astronomiques. Puissent les coloniaux du Surinam entendre

son vœu et continuer rapidement ce relevé méthodique ! Car le Nègre des Bois, une fois christianisé, renonce assez vite à se tatouer.

Les traditions d'art et de technique sont peut-être les plus périssables. Divers ouvrages, analysés dans ce *Journal*, sur la vannerie et la céramique des tribus nord-américaines ont déjà permis de constater la déformation qu'ont subie les vieux procédés de fabrication et de décor, sous l'influence des habitudes européennes. Aussi cette partie de l'ethnographie est-elle de celles qu'ont le plus spécialement étudiées les explorateurs récents du Brésil intérieur. On l'a vu en lisant les *Indianerstudien* de M. le Dr Max Schmidt. A Stuttgart déjà, un devancier de M. Schmidt dans le bassin du Xingu, l'ancien conservateur du « Musée Grassi » de Leipzig, M. Hermann Meyer, avait attiré l'attention sur l'ornamentique de ces régions, s'attachant à distinguer pour chaque peuplade (Bakhairi's, Nahukua's, Auetö's, etc.) le produit qu'elle excelle à fabriquer (masques tissés, masques de bois, etc.) et dont elle a révélé le secret aux peuplades voisines, souvent très différentes d'elles par la race et la langue. Ces recherches brésiliennes restent assez périlleuses. L'explorateur y laisse souvent sa santé et, parfois, sa vie. Les « Indios bravos », survivant dans l'état colombien d'Antioquia, paraissent infiniment plus faciles à approcher, malgré leur surnom et la réputation terrible de leurs ancêtres, que les frustes tribus du Xingu. Leurs longues sarbacanes, leurs flèches empoisonnées ne leur servent guère qu'à la chasse ou à la pêche (pêche à l'arc). Sauf qu'ils n'ont jamais pu s'élever jusqu'à l'industrie céramique, leur ethnographie que M. Regel produisait devant le Congrès allemand, ne les distingue guère des autres indigènes autonomes des zones écartées de l'Ande. C'est dire que, malgré leur humeur indépendante, ils ont fait déjà d'assez nombreuses concessions aux usages civilisés. Je pensais donc, en entendant M. Regel, aux descriptions connexes de notre ami, M. Rivet, sur certains groupes « bravos » de l'Ecuador.

A le bien prendre, les indigènes civilisés de la moyenne Amérique conservent beaucoup plus de traits originaux et anciens que les insoumis d'Antioquia. L'exposé pittoresque de Mme Seler sur le costume de la Mexicaine n'en a semblé que plus savoureux. Il s'appuyait, du reste, sur une belle collection de vêtements. Dans quelle mesure cet art somptuaire mexicain a-t-il varié depuis la conquête, c'est ce que la vaillante voyageuse s'est efforcée de montrer. Mais c'est ce qu'il est difficile de savoir. Le point de départ manque, c'est-à-dire la connaissance précise des usages précolombiens en matière de vêtements. On le sait, en effet, les pictographies représentent surtout des dieux et des déesses. Cependant, la recherche des éléments espagnols du costume actuel des Indiens (éléments plus ou moins adaptés au goût local) peut, par induction, fournir de précieux renseignements quant à la façon dont s'habillaient les contemporains et sujettes de Moteczoma II. On le voit par ce court résumé, — et l'on ne s'en étonnera point, — Mme Seler s'intéresse autant au passé qu'au présent de l'Amérique. Il en va de même du professeur Karl Sapper de Tubingue dont la conférence concernait à la fois les Pokonchis d'aujourd'hui et ceux du XVIe siècle. Cette

communication avait pour point de départ une série de documents inédits dont l'un, en langue indigène et de caractère historique, remonte à l'an 1565.

Les temps proprement précolombiens ont, d'ailleurs, suscité en plus grand nombre qu'à New York, l'effort des Congressistes. Ils étaient représentés par onze mémoires : ceux de MM. Baessler, Bloch (Berlin), le comte de Créqui Montfort, W.-H. Holmes, Walter Lehmann, Clement Markham, Pablo Patrón (Lima), Plagemann (Hambourg), K.-T. Preuss et Seler. Tous ces travaux, sauf une fantaisie, vraiment extraordinaire, à l'ancienne mode sur l'*escritura general de America*, méritent l'attention par les détails inédits ou les aperçus originaux qu'ils contiennent. MM. Preuss et Lehmann sont des dévots de la religion mexicaine. La foi, c'est-à-dire la méthode du premier est légèrement hétérodoxe, en ce sens, qu'à des faits encore mal reconnus et classés, il applique, on le sait, trop volontiers, le procédé comparatif. Nous l'avons vu naguère relier les chorégraphies rituelles des Aztèques à l'histoire des mimes dans l'antiquité classique. Dans son mémoire[1] de Stuttgart, le « δαίμων » de la comparaison l'a entraîné moins loin du monde occidental, — rendons-lui cette justice —, et c'est simplement dans la liturgie actuelle des Moquis qu'il croit avoir retrouvé, en quelque sorte, une image avant la lettre ou plus exactement, un premier état des fêtes solaires de Tenochtitlan. Ces idées procèdent, en somme, des fameuses thèses de Lewis Morgan qui considérait le système social de toutes les tribus Pueblos comme représentant la première forme de l'organisation mexicaine. Le parallèle de M. Preuss est curieux et, sur de certains points, paraît exact ; mais il a le tort de reposer sur un *a priori*. Rien, en somme, ne prouve que le solarisme des Moquis soit vraiment primitif. Il est, sans doute, plus prudent jusqu'à nouvel ordre, d'examiner, en elles-mêmes et pour elles-mêmes, les croyances de l'ancien Mexique. Dès à présent, toutefois, on peut se permettre quelque tentative de synthèse. C'est un essai de ce genre, qu'avait envoyé notre collaborateur, M. W. Lehmann[2]. Il y résume toutes les notions théologiques fournies par les *Codices*, dans une espèce de dualisme, réunissant, selon lui, le culte de la Terre ou de la fécondité à celui du Soleil ou de la génération. Il rappelle, à propos les icônes des Mss. où les deux divinités cosmiques s'accointent à l'Ouest du monde, dans la « maison de l'ombre », d'où le soleil s'échappe au matin sous la forme d'un aigle. De ce « concubitus » naît, comme l'on s'en souvient, le dieu, par excellence de la vie humaine, le « dieu des subsistances », du maïs. A cette idée fondamentale, M. Lehmann rattache par dérivation les grands traits de la légende mexicaine. N'est-ce pas de l'Ouest que viennent les tribus en marche ? De l'Ouest que les Toltèques tirent leur héros mythique, Quetzalcoatl ? Quoi qu'il en soit de ses conclusions, cet exposé, soutenu avec beaucoup d'érudition, fait honneur à l'École de Berlin dont M. Lehmann est l'un des plus brillants élèves.

Le chef de l'école, notre collègue Seler s'est tenu, suivant son habitude en pareille circonstance, sur le terrain bien limité des monographies archéologiques.

1. *Sonnenfeste der Altmexikaner und der Moki.*
2. *Ein Kapitel aus der mexikanischen Mythologie.*

Son premier mémoire est une interprétation de l'Idole en pierre verte du musée de Stuttgart, décrite par M. H. Fischer, dans une brochure dont M. de Jonghe va parler tout à l'heure. Sur cette pièce, M. Seler reconnaît les hiéroglyphes du dieu de la planète Vénus et de Quetzalcoatl-Ehécatl, de Tlaloc, du Soleil et de Xolotl, le chien qui accompagne le soleil chez les morts, pour se changer ensuite en Nanauatzin, dieu de la syphilis.

Ce très beau spécimen de la statuaire en pierre dure nous offre donc un nouvel exemple des représentations divines polymorphes, si fréquentes dans la moyenne Amérique. Au point de vue de l'art, les sculptures du Castillo de Teayo, décrites par M. Seler dans sa seconde communication, lui sont bien inférieures. Mais, comme lui, elles se rattachent aux mêmes origines. Car les divinités (figures de Xipe-Totec et de Mixcoatl, des divinités de l'eau, et de la pluie, de la danse, etc.) qu'elles représentent, les signes chronologiques (année « 1 silex »; jour « 1 crocodile ») qui les chargent sont authentiquement mexicains. Là même, est leur valeur documentaire, si l'on réfléchit que la pyramide du Castillo de Teayo se trouve située aux environs de Tuxpan (État de Vera-Cruz), dans un canton habité par des populations totonaques. Ainsi, elle doit marquer le centre d'une colonie aztèque, abandonnée vers l'époque de la Conquête et sauvée de la destruction totale par l'envahissement de la forêt. Un examen plus approfondi permettra, sans doute, d'en déterminer la date exacte.

Si les monuments mexicains portent avec eux, dans une certaine mesure, la signature de leurs constructeurs et les éléments d'une chronologie de leur construction, il est loin d'en aller ainsi de ceux du Sud-Amérique. C'est la conclusion du travail communiqué par M. Plagemann sur les « Pintados » du Chili. Age absolu, âge relatif, sens et destination, auteurs, tout nous échappe dans ces pétroglyphes. M. Plagemann s'est donc attaché, avant tout, à leur technique et, à ce point de vue, il a coordonné les renseignements fournis par les explorations plus ou moins récentes. Personnellement, aux cinq catégories de « Pintados », catalogués jusqu'ici (monochromes, polychromes, gravés en creux, gravés en relief, mosaïques. etc.), il a ajouté une sixième classe d'une nature spéciale et assez curieuse. Les figures en sont obtenues en utilisant, et en arrêtant, au moyen de contours peints ou gravés, les tons divers d'une paroi montagneuse. Les « Pintados » de la Pampa de Tamarugal (province de Tarapacá) sont l'exemple le plus remarquable — et le plus développé — de ce genre d'ouvrages. Comme tous les pétroglyphes, ceux-là sont à proximité de nécropoles indigènes. M. Plagemann en déduit qu'ils devaient avoir un caractère religieux. Mais ce n'est là qu'une hypothèse aussi plausible, mais non plus certaine que toutes celles émises à ce sujet. En tous cas, vestiges d'anciens cultes préincasiques, indications topographiques à l'usage des voyageurs ou, encore, fantaisies sans portée spéciale de dessinateurs indiens, les pétroglyphes au Chili, comme tant d'autres restes du passé américain, sont en train de disparaître, détruits par le vandalisme des populations modernes.

Sous ce rapport, nos lecteurs savent de quel danger la dernière mission scientifique françaises dans les Andes sauva Tiahuanaco, le site vénérable entre tous du Pérou préhispanique. Par plusieurs articles du *Journal*, ils connaissent

aussi, dans le détail, les beaux travaux des missionnaires, soit à la colline dite d'Akapana, soit plus au sud, vallées de Panagua et Cagua, régions de Tarija, Cobrizos, Colcha, Chuquicamata, Pays *calchaqui* et Punas de l'Argentine. La première conférence, donnée à Stuttgart par le chef de l'expédition, M. Georges de Créqui Montfort, était simplement le résumé général de la campagne qu'il a si bien organisée et dirigée. Je ne le signale donc, aux américanistes français déjà avertis, que pour signaler aussi son très grand et très légitime succès devant le public allemand. L'autre communication du jeune explorateur a révélé des faits plus particuliers et moins divulgués chez nous. Il s'agissait de cette nécropole de Calama, qui, grâce à M. Eugène Sénéchal de La Grange, nous a restitué l'ancien peuple des « Atacamas », ancêtres probables des Atacameños d'aujourd'hui, peuple de demi-civilisés, surtout mineurs à ce qu'il paraît, dont l'habitat très vaste semble avoir compris, avec le Désert et la Puna d'Atacama, partie de la Puna de Jujuy, ainsi que les provinces actuelles d'Antofagasta (Chili) et de Lipez (Bolivie). Un « kultur-kreis » nouveau et très étendu se trouve dessiné sur la carte précolombienne des pays andins. L'importance de ce résultat fut fort apprécié des auditeurs de Stuttgart, parmi lesquels les illustres vétérans des études péruviennes, le Dr Reiss et sir Clement Markham, vinrent féliciter chaleureusement leur jeune collègue. Sir Clement Markham, toujours infatigable, nous avait, d'ailleurs, à la précédente séance, communiqué la synthèse et la mise au point de ses idées sur Tiahuanaco qu'il continue à considérer comme le premier centre des sociétés andines civilisées et la patrie de la langue-mère de l'Aymara et du Quichua. Après le Pérou mégalithique et les arts de la pierre au Pérou, voici le Pérou de l'âge des métaux, étudié par le Dr Arthur Baessler de Berlin.

Son exposé peut se ramener à deux idées fondamentales. Quant au bronze péruvien, M. Baessler n'y voit point le produit d'un alliage intentionnel, mais d'un traitement imparfait des minerais de cuivre, plus ou moins chargés d'étain. Quant aux objets d'or et d'argent, le mélange de cuivre que l'analyse y décèle, était, au contraire, voulu, en vue d'obtenir une plus grande résistance.

Les deux mémoires dont il resterait à dire un mot concernent, ceux-là, non plus telle région ou telle époque, mais l'Amérique ancienne en général, considérée, toutefois, sous des aspects particuliers et parfois négligés : d'abord, la nosographie. Êtes-vous, d'aventure, choqué d'entendre qualifier la syphilis de..... « mal français ». La contribution de M. Bloch réconfortera votre amour-propre national. Car l'auteur est un partisan convaincu de l'origine américaine du monstre vénérien. Les descriptions spéciales, du reste, très vagues, des écrivains antérieurs à 1493, ne concernent, paraît-il, que des affections pseudo-syphilitiques. Aussi bien, selon le praticien allemand, l'ancien continent n'a jamais fourni de documents ostéologiques prouvant l'existence de la syphilis, avant la découverte du Nouveau-Monde. D'autre part, à l'époque de la première guerre d'Italie, sous Charles VIII, déjà les premiers compagnons de Colomb étaient revenus d'outre-mer et, par eux, avaient pu se propager les terribles « bubas » dans les pays de la couronne d'Espagne, notamment dans le royaume de Naples. Le « morbus gallicus » est donc, en réalité, un « morbus americanus », dont

M. Bloch, tout pénétré de son sujet, peut parler pendant plusieurs heures consécutives, en public, en secret,. . et même en voyage! Avec la communication de M. W.-H. Holmes (*Contribution of American Archaeology to the Science of Man*), nous nous engageons sur le terrain moins scabreux, mais aussi mouvant de la sociologie. Car tel est le sens large, trop large peut-être, que le directeur des services scientifiques de la « Smithsonian Institution » attribue au mot « anthropologie » et à l'expression « science of man ». De ceci, on déduira, probablement et tout de suite, le gros reproche que nous aurions à formuler contre cette conférence. L'inventaire des antiquités américaines nous semble bien peu avancé encore pour fournir matière à conclusions sociales. Bien qu'il constitue sur ceux de Morgan et de Bandelier un réel progrès, le classement général des hommes, d'après leur degré de civilisation, qu'a essayé M. Holmes, paraît donc, aujourd'hui, une construction ingénieuse de l'esprit, une mosaïque de vraisemblances, plutôt qu'une synthèse de réalités. N'oublions point, au demeurant, que notre collègue, avec sa franchise intellectuelle bien connue, a offert sa communication comme un « essai ».

C'est le seul cas de systématisation aussi vaste à noter dans cette réunion. Ne nous en plaignons point. On l'a bien des fois dit et redit, à propos de circonstances analogues : les théories n'ont guère leur place dans nos Congrès. Elles appellent d'interminables débats et les plus brillants ne sont pas toujours les plus instructifs. De Stuttgart, nous conserverons — le volume des Actes de la session aidant — une série abondante de monographies sur des sujets bien choisis, bien limités, et une gerbe lourde de documents originaux. Cela vaut bien des passes d'armes oratoires. La vue concrète des choses ne nous a pas été ménagée. Rarement, l'on avait assisté à plus abondant et plus suggestif défilé de projections (et, à ce propos, je me reprocherais de ne pas indiquer les radioscopies de momies péruviennes, apportées par le Dr Baessler). On a mentionné plus haut la petite exposition de pièces originales organisée par Mme Édouard Seler. Il convient de ne pas oublier non plus celle des plumes sacrificatoires des Moquis, présentées et commentées par M. Solberg, de Christiania. Rendons, dans un ordre voisin d'idées, l'hommage qu'elle mérite à Miss Adela Breton pour les belles reproductions, maintenant achevées, des peintures murales de Chichen-Itza, dont elle nous avait montré à New-York les premières esquisses. Dans le vestibule du « Königsbau » de Stuttgart, rempli de ces aquarelles monumentales, je ne sais trop ce qu'on a le plus admiré: l'intérêt documentaire, l'harmonie et l'éclat polychromiques de ces vieilles fresques, — ou la conscience passionnée et l'habileté de l'artiste qui, malgré les obstacles, nous en donnait enfin des images adéquates. En somme, fructueux voyage que la haute bienveillance du roi de Wurtemberg, les efforts du comité d'organisation et la courtoisie de tous nos hôtes, ont fait, depuis Stuttgart jusqu'à Schaffhouse, agréable autant qu'utile.

L. Lejeal.

III

Bibliographie.

Alfredo CHAVERO. *El Monolito de Coatlinchœn.* México, imprenta del Museo nacional, 1904, brochure in-4° de 27 p. et 7 figures.

Cette brochure nous entraîne sur un terrain brûlant et où l'air sent la poudre. A la thèse soutenue par notre collègue, M. Chavero, dans *El Monolito de Coatlinchan*, M. Leopoldo Batres a répondu avec son énergie coutumière. D'où, riposte de M. Chavero [1], élégante et digne ; puis, contre-réplique de M. Batres, etc., etc. Cet incident a pu fournir de copie les journaux et amuser la société de Mexico, durant quelques semaines de l'hiver dernier. A distance, il nous fait simplement déplorer qu'au temps actuel, un débat scientifique puisse encore dégénérer en discussion personnelle et c'est pour cela seul que nous en parlons. En deux mots, voici l'affaire, — l'affaire archéologique s'entend. La « Piedra de los Tecomates » (ou monolithe de Coatlinchan), étudiée dans le *Journal*, par M. Ernest Hamy [2], à propos d'un mémoire de M. l'ingénieur Becerril, est-elle un Tlaloc? Ne représente-t-elle pas plutôt Chalchiuhtlicue, l'épouse de Tlaloc, la « diosa del agua, la de cauda azul » ? La première opinion est celle de M. Batres, partagée, d'ailleurs, au Mexique, par beaucoup de mexicanistes de tout rang. La seconde, formulée jadis, pour la première fois, par M. J. Sanchez, fut adoptée par M. Chavero, en son *Historia de México*. Le présent travail, « disquisición arqueológica, presentada al XIV° Congreso de Americanistas », n'est qu'un développement de l'hypothèse, avec de nouveaux et nombreux arguments, empruntés à l'historiographie espagnole et aux *Codices*. Cette dissertation, très littéraire et très bien conduite, se lit avec plaisir. Mais, après comme avant, il est difficile de conclure. Les textes invoqués (Pomar, Duran, Torquemada, etc.) disent, il est vrai, que les deux statues successives, élevées à Tlaloc sur le Cerro de Coatlinchan, étaient, l'une de couleur blanche, l'autre de « piedra negra ». La seconde en date, ajoutent-ils, avait « la grandeza y estatura de un cuerpo humano ». Rien de tout cela ne semble donc se rapporter à un monolithe de plus de six mètres de long, taillé dans une andésite grise. En outre, le Tlaloc de Coatlinchan était « sentado » (assis), et la « Piedra de los Tecomates » nous offre un personnage

1. *El Monolito de Coatlinchan*, México, American Book and Printing Co., noviembre de 1904, in-16 de 8 p. et 1 phot.
2. V. *Journal*, t. II, nouv. sér., p. 164.

debout. Mais, d'un autre côté, les auteurs ne mentionnent nulle part l'érection, en ces parages, d'une statue colossale de Chalchiuhtlicue, femme de Tlaloc. Ils n'apportent, par suite, à la solution de M. Chavero, qu'un témoignage très mitigé. Il nous resterait, pour nous décider, l'aspect de la « piedra, » son vêtement, sa coiffure. Or M. Chavero l'avoue avec sa grande loyauté, sa description diffère sensiblement de celle de ses contradicteurs. La mutilation qu'il considère comme un résultat des actions atmosphériques, les autres l'appellent « brazo roto ». Ce qu'il nomme « enaguas » (jupon) devient, dans l'autre camp, un *maxtlatl* (caleçon). Incertitude désastreuse dans le problème de la recherche des sexes! Ainsi, les observateurs directs du monument ne s'accordent point pour nous apprendre comment il est fait. A l'appui de leurs observations divergentes, la meilleure image qu'ils nous apportent est une photographie[1], médiocre du reste, de 16 centimètres sur 11. Comment veulent-ils que nous nous prononcions, nous qui n'avons pas vu? Le monolithe qui causa tant d'émoi est certainement un dieu de l'humidité fécondante. Mais, nous n'en savons pas plus. Tlaloc? Chalchiuhtlicue? Cruelle énigme!

Une observation subsidiaire pour finir. Dans une note de la page 11, où M. Chavero parle d'Aubin avec un peu plus d'indulgence que beaucoup de Mexicains, il se méprend sur le sens d'une expression qu'il trouve sous la plume de Waldeck : « ...Je donne le présent (reçu) à M. Aubin pour certifier la renonciation que j'ai faite en sa faveur de ce *beau morceau*... » Cela ne signifie point, comme M. Chavero semble le croire, que Waldeck vendit à Aubin *un fragment* (« un trozo ») du *Tonalamatl*... Le monolithe de Coatlinchan est « un beau morceau » !

L. Lejeal.

H. Fischer. *Eine Alt-Mexikanische Stein-figur*. Broch. de 4 p. in-4° avec 5 fig. (Extrait du *Globus*, t. LXXXV, n° 22, 1904).

Le comte K. von Linden a obtenu la translation au musée d'ethnographie de Stuttgart, dont il est le créateur, de quelques pièces intéressantes qui passaient inaperçues au milieu des collections artistiques et archéologiques de cette ville. Parmi ces objets, on remarque surtout une pierre sculptée de l'ancien Mexique, qui fournit à M. Fischer l'objet d'une courte, mais substantielle communication au *Globus*.

D'après M. Fischer, cette pierre proviendrait du couvent de Weingarten, en Wurtemberg, qui fut sécularisé en 1803. Quoi qu'il en soit, nous sommes maintenant renseignés sur sa signification. C'est une statue du dieu de l'air, Quetzalcouatl. Elle offre cette particularité que ce dieu est représenté presque en entier sous forme de squelette ; il est de plus entièrement couvert de symboles, dont l'interprétation assez facile permet de l'identifier avec certitude.

1. Publiée pour la première fois par M. Batres, dans *Tlaloc?*, México, imprenta Gante, 1903, lam. VIII.

Pour la finesse de l'exécution, cette statuette compte parmi les meilleures pièces de l'archéologie mexicaine. M. H. Fischer l'a décrite avec une exactitude et une précision toutes scientifiques ; il s'est abstenu soigneusement de tout commentaire superflu, se contentant d'interpréter dans leurs grands traits les différents symboles. Cinq images bien réussies complètent agréablement cette description qui servira de préface à la savante étude, encore manuscrite, présentée par notre maître et ami, le Dr Seler, au XIVe Congrès des Américanistes.

E. de J.

K. Sapper. *Der gegenwärtige Stand der ethnographischen Kenntnis von Mittel America.* Mit 7 Tafeln u. 3 Abbildungen im Text. Ds. *Arch. f. Anthrop.* (Nouvelle série, III, 1904, fascicule I, p. 1-38). Braunschweig, Friedrich Wieweg und Sohn.

M. Sapper est l'auteur de plusieurs travaux remarquables sur l'Amérique centrale, dont quelques-uns parurent dans *Petermans Mitteilungen*, dans le *Globus*, dans l'*Intern. Arch. für Ethnographie* ; d'autres furent publiés à part, comme les *Mittelamerikanische Reisen und Studien* (Braunschweig, 1902), dont je rendis compte, en avril dernier. Aujourd'hui, le professeur de Tubingue nous donne un résumé, une synthèse de ce que nous savons sur les Indiens de l'Amérique centrale. Pour lui, l'Amérique centrale comprend cette espèce de pont qui relie l'Amérique du Nord à celle du Sud et qui est limité, d'une part, par l'isthme de Tehuantepec et, d'autre part, par l'isthme de Panama. M. Sapper ne nous offre pas un simple exposé critique des études dont ces Indiens ont été l'objet ; il s'efforce, au contraire, de réduire à de justes limites la partie bibliographique et de nous servir surtout des données positives, fruits de ses observations personnelles.

Cette étude comprend trois parties bien distinctes qui sont traitées dans leur ordre logique : 1° extension territoriale des tribus indiennes ; 2° notions anthropologiques à leur sujet ; 3° leur degré de culture.

La première partie ressort de la géographie, et plus particulièrement de la cartographie. Ceux qui ont dressé des cartes ethnographiques de l'Amérique centrale ont adopté ou bien la méthode historique, comme Orozco y Berra, ou bien la méthode dite géographique ou d'observation personnelle, comme Berendt, ou bien les deux combinées. De plus, leurs cartes sont en général purement linguistiques. Et de fait, les cartes linguistiques tracent le mieux et le plus clairement les limites des tribus. Il faut remarquer cependant que les domaines linguistiques ne couvrent pas exactement les domaines de tribus : l'étude des civilisations doit donc compléter celle des langues. M. Sapper s'inspire de ces principes pour apprécier et critiquer les cartes ethnographiques de l'Amérique centrale ; puis il expose à son tour l'extension territoriale des divers groupes d'Indiens. La liste des pages 9 et 10, ainsi que la carte finale, résument très bien cet exposé.

Dans la partie somatologique, nous apprenons que la petitesse de la taille, chez les Indiens, semble être pathologique et provenir surtout de l'insuffisance de nourriture et de la précocité des mariages. La taille de la femme est en moyenne de 12 cm. 2 inférieure à celle de l'homme. Les bras des Indiens sont généralement plus longs que ceux des blancs et des nègres. La *largeur des brasses* n'est pas très grande, mais la *hauteur de l'homme assis* est assez considérable. Pour ce qui est de l'indice céphalique, la plupart des Indiens sont mésocéphales et vont jusqu'à l'hyperbrachycéphalie. Ces indications résultent des mensurations faites par MM. Fred Starr, Otto Stoll, Hartmann, Gabb, Pittier, et pour les Kekchis et les Payas, par M. Sapper lui-même.

Nous arrivons à la troisième partie, le degré de civilisation des tribus indiennes, Seulement au lieu d'une partie, nous en avons trois : 1° culture matérielle ; 2° organisation sociale ; 3° culture intellectuelle. Dans la culture matérielle, nous trouvons étudiés successivement : l'alimentation, le vêtement et la parure, l'habitation. Cette dernière question est même traitée avec une certaine ampleur. M. Sapper ne craint pas d'entrer dans les petits détails de la technique et nous décrit les différents modes de construction des maisons indiennes.

Pour mieux montrer le procédé suivi dans la description de la culture matérielle, analysons l'étude de l'alimentation. M. Sapper examine d'abord quelles sont les espèces végétales et animales comestibles, si elles sont indigènes ou importées ; puis, il étudie les moyens de se les procurer, c'est-à-dire l'agriculture, la chasse et la pêche. Pour chacune de ces industries, il énumère les instruments et la façon de s'en servir. Tout ceci ressort de l'homme : celui-ci procure et, parfois, conserve les aliments. Le rôle de la femme consiste à les préparer. Cette préparation amène les sujets suivants : l'étude du foyer, la mouture du maïs, la cuisson du pain, la préparation des boissons, les ustensiles, la poterie, etc.

Après la culture matérielle, M. Sapper étudie l'organisation sociale : le droit, la famille, le mariage, le *Bittarbeit*, c'est-à-dire le culte, le commerce. La culture intellectuelle forme la cinquième partie de l'étude de M. Sapper. D'après nous, elle formerait plutôt la troisième subdivision de l'étude de la civilisation. Elle comprend l'étude de la langue, de l'art (musique et danse, chant, poésie, arts plastiques), des jeux d'enfants et d'adultes, de la religion, des mesures, du calendrier, de l'écriture.

Dans ces deux dernières parties, la méthode est plus relâchée que dans l'étude de la culture matérielle. J'en rends en grande partie responsable la distinction entre faits sociaux et faits intellectuels. Cette distinction n'est pas faite pour mettre de l'ordre dans les concepts ; au contraire, je crois qu'elle les embrouille. Puis, elle me semble arbitraire. En effet, je ne vois pas pourquoi la danse et la musique, les jeux d'enfants seraient plutôt des faits intellectuels que des faits sociaux. N'eût-il pas valu mieux diviser cette étude de la civilisation, d'après la nature des phénomènes qui la composent, soit par exemple : 1° phénomènes ayant trait à la subsistance ; 2° phénomènes ayant trait à la protection de l'individu (vêtement) ; 3° phénomènes ayant trait à la protection de la famille (habitation) ; 4° phénomènes juridico-religieux de la famille ; 5° phéno-

mènes économiques ; 6° phénomènes linguistiques ; 7° phénomènes juridiques ; 8° phénomènes religieux ; 9° phénomènes esthétiques ; 10° phénomènes intellectuels ? Tous les faits sociaux et ethnographiques relevés par M. Sapper pour marquer le degré de développement de la civilisation indienne peuvent trouver place sous une de ces étiquettes et je crois qu'ils y gagneraient ainsi en clarté.

Mais, sans doute, M. Sapper a eu un motif pour distinguer dans l'étude de la civilisation, la culture matérielle, la société et la culture intellectuelle : il a voulu faire ressortir davantage cette idée, très juste d'ailleurs, que du côté social et intellectuel, la culture indienne a subi la plus forte atteinte, tandis que la culture matérielle a réagi plus fortement contre l'influence européenne, et s'est conservée plus pure.

Des idées générales semblables ne manquent pas à M. Sapper. Il trouve dans l'Amérique centrale deux centres de culture assez différents : le nord et le sud. Et, dans toute son étude des faits ethnographiques, il recherche le contraste entre le nord et le sud. La culture plus élevée des tribus du nord (Mayas, Aztèques et Zapotèques) a offert à l'influence européenne une résistance plus efficace que celle, moins élevée, des tribus du sud.

Ce sont là des idées maîtresses, qui jettent une lumière singulière sur une foule de détails, groupés autour d'elles. Elles rendent aussi plus intéressante la lecture d'un mémoire qui dispensera certainement de longs travaux préliminaires ceux qui veulent aborder l'étude des civilisations centro-américaines.

Ed. de Jonghe.

Beiträge zur Anthropologie, Ethnographie und Archäeologie Niederl. Westindiens. Haarlem, Kleinmann 1904, broch. in-4°, de 22 p. et 4 pl. (Ext. des *Mitth. aus Niederl. Reichsmus. für Völkerkunde*, série II, n° 9).

Le gouvernement néerlandais présentait, en 1904, au XIVe Congrès des Américanistes un numéro spécial de publications de son musée ethnographique. Ces contributions à l'étude de l'anthropologie, de l'ethnographie et de l'archéologie de l'Amérique hollandaise comprennent trois études.

La première est de M. le docteur Schmeltz. Celui-ci se réjouit de la translation au musée d'ethnographie, où leur place semblait toute marquée, d'un dépôt assez considérable de pièces qui appartenaient jusqu'ici au musée d'archéologie. Un certain nombre de ces pièces avaient été étudiées par feu le docteur Leemans au IIe et au IIIe Congrès des Américanistes. M. Schmeltz en donne une liste, avec leur numéro au musée d'ethnographie. Il nous donne, en outre, une courte notice biographique sur deux hommes dont les fouilles n'ont pas peu contribué à enrichir les musées néerlandais : C. J. Hernig et A. J. van Koolwijk.

La deuxième étude forme la suite des communications faites par le docteur

Leemans au Congrès de Luxembourg et de Bruxelles. Nous y trouvons les résultats des recherches archéologiques de van Koolwijk à Curaçao, à Buen-Ayre et à Aruba, îles des petites Antilles. A Curaçao, van Hoolwijk a fouillé, autant que les circonstances le lui permettaient, trois anciennes stations de Caraïbes. Celle située près de la plantation Knippe, a donné les objets les plus intéressants et jette quelque lumière sur les coutumes funéraires des anciennes populations.

Son séjour à Rincon permit au savant abbé de collectionner, dans l'île de Buen-Ayre, de nombreux objets en diorite, en basalte, en schiste argileux. Ce sont le plus souvent des coins, des haches, des ciseaux, etc.

Van Koolwijk passa dans l'île Aruba de 1881 à 1886. Ses fouilles dans cette île, à en juger par les belles planches VI, VII et VIII, furent les plus fécondes. Nous citons rapidement : le crâne du dernier des Caraïbes, nommé Nicolas Pyclas; puis, dans une ancienne station d'Indiens, des coquillages dont ils semblent s'être nourris et qu'ils ont employé comme ustensiles, comme ornements, etc.; des ouvrages de poterie, dont quelques-uns avec représentations animales et humaines ; et surtout des urnes funéraires, contenant ou ayant contenu des squelettes.

M. G.-A. Koeze (p. 18-22) décrit minutieusement les rares crânes trouvés à Curaçao et à Aruba. Ces crânes sont trop peu nombreux et dans un état de conservation trop peu favorable pour permettre une conclusion sur la constitution physique des anciens Caraïbes. Il est cependant permis de croire qu'ils étaient mésocéphales. Les déformations craniennes qu'ils pratiquaient leur donnent souvent une apparence de brachycéphalie.

La réunion de ces trois études dans un même fascicule présente un petit inconvénient. Certains renseignements se trouvent parfois répétés: telles la biographie de van Koolwijk par Schmeltz et Leemans, et l'histoire de la découverte des crânes par Leemans et Koeze. Ce qui constitue l'unité de ces trois articles, c'est la figure sympathique du missionnaire catholique, van Koolwijk. Comme tant d'autres de ses confrères, il concilia brillamment avec l'exercice de son ministère l'étude désintéressée de l'archéologie et de l'ethnographie.

Ed. DE JONGHE.

Jhr L. C. van PANHUYS. *Amerikanistiche Studien. Beiträge zur Ethnographie, Linguistik und Entdeckungsgeschichte Amerikas.* Haag (La Haye), Algemeene Landskrukerij, 1904, pet. in-4° de 32 p.

Dans cette élégante plaquette, notre nouveau collègue, M. L. C. van Panhuys, chef du bureau des Indes occidentales au ministère royal des colonies de La Haye et délégué du gouvernement néerlandais au Congrès international de 1902, a réuni les huit petites études qu'il nous avait communiquées à New-York, il y a

quatre ans. En voici les titres, utiles à conserver comme renseignements bibliographiques :

1. *Are there Pygmies in french Guiana?*
2. *A communication of the Curacao Society for hystory... in the Dutch West Indies.*
3. *About a well known Name given by the Dutch when exploring the Hudson river.*
4. *A very brief general Survey about the early contact between the Dutch and the New World.*
5. *Indian Words in the Dutch language and in use at Dutch Guiana.*
6. *Ways of Paying in the New Netherlands, at Dutch Guiana and in the former Dutch Colonies of British Guiana.*
7. *About the Ornementation in use by Savage Tribes in Dutch Guiana and its Meaning.*
8. *A Claim for the Discovery of the Coast of Guiana by the Dutch.*

J'ai déjà plusieurs fois entretenu la Société des recherches que le distingué fonctionnaire poursuit avec tant de zèle, soit sur la colonisation hollandaise en Amérique, soit sur l'ethnologie de ce petit monde des Guyanes où il a si longtemps résidé. J'ai, notamment, parlé du mémoire n° 7, sur l'ornamentique des nègres Bosh. Ce sont là les pages les plus curieuses de la brochure, où l'on consultera, d'ailleurs, avec fruit les monographies 1, 3 et 5. La première pose, au sujet de l'existence actuelle d'une race naine (les « Maskalili »), dans la Guyane française, un problème qui, à notre connaissance, n'a pas encore été résolu. M. van Panhuys insinue que ces « Maskalili », s'ils subsistent, seraient peut-être parents des « Motayas » mentionnés, en 1625, par Jean de Laet, dans son *Nieuwe Wereld*. L'étude intitulée *About a well known Name...* relève d'abord les noms de lieux laissés par l'occupation hollandaise à nombre de villes ou accidents géographiques de la côte N.-E. des États-Unis. L'auteur pense qu'il y faut ajouter celui des « Catskill-mountains », dont le parrain aurait été, selon lui, le « Conseiller-pensionnaire », Jacob Cats (né en 1577, mort vers 1640), qui marqua dans l'histoire de son pays, comme fauteur d'entreprises coloniales. Comment se perdit le souvenir de ce patronage toponymique, c'est, suivant M. van Panhuys, que la prononciation anglaise du nom hollandais Cats est *Caats*. Ainsi, dans la suite des temps, induits en erreur par l'orthographe alphabétique du « Catskill », les Anglais y virent un vulgaire « mont des chats ». Enfin, *Indian Words...* est la nomenclature très complète et très documentée, des emprunts de la langue néerlandaise aux idiomes indigènes de la Guyane.

Les opuscules de M. van Panhuys auraient trouvé leur place naturelle dans le volume si longtemps promis, aujourd'hui enfin publié, des Actes du XIII[e] Congrès. L'auteur n'a pas eu la patience d'attendre : il a fait imprimer son travail et, sous un titre allemand, l'a distribué aux congressistes de Stuttgart. A quelque chose retard est bon ! Nous y avons gagné un numéro bibliographique intéressant et... un texte sans fautes d'impression !

L. L.

Diccionario Sipibo. Castellano-Deutsch-Sipibo. Apuntes de Gramática Sipibo-Castellano.— Abdruck der Handschrift eines Franziskaners mit Beiträgen zur Kenntnis der Pano-Stämme am Ucayali, herausgegeben von Karl von den Steinen. Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1904, in-4° de 40-128 p.

Après avoir accru les familles linguistiques *Caribe* et *Arrouague*, par la découverte de nombreux dialectes, M. Karl von den Steinen vient de doter la famille linguistique *Pano*, si pauvre jusqu'à ce jour, de deux dictionnaires de la langue *Sipibo* ou *Chipibo* contenant, l'un, 2.494, et l'autre, 3.108 mots, tous deux accompagnés de notes grammaticales, précieuses bien que fort incomplètes.

La famille *Pano* a été introduite dans le monde scientifique en 1880 par M. Raoul de La Grasserie. Voici, d'après notre confrère, quels étaient, à cette époque, le nombre de ses dialectes et l'état de fortune de chacun d'eux :

1° Le *Pano* est parlé par des Indiens habitant la région du Haut-Ucayali. Castelnau en a recueilli 89 mots et a fait suivre son vocabulaire de quelques notes grammaticales (Castelnau, *Expédition*, tome V).

2° Le *Conibo* est parlé par des Indiens de ce nom qui habitent les bords de l'Ucayali depuis Parúitcha jusqu'au Rio Capucinia, où ils sont limitrophes, d'un côté, des Chontaquiros, de l'autre, des Sipibos, sur une étendue d'environ soixante-dix lieues. Paul Marcoy a recueilli 131 mots de cette langue (*Tour du Monde*, 1864, II).

3° Le *Pacavara* est la langue d'Indiens vivant sur les bords du Beni, entre le 11° et le 12° de latitude sud. Leur vocabulaire que nous avons extrait de la *Kansas City Review* est peu étendu.

4° Le *Caripuna* ou *Jaun-Avo* est parlé près des cataractes du Madeira. Natterer en a recueilli 153 mots.

5° Le *Culino* est parlé sur les rives du Javary, du Jutai, du Jurua, affluents de droite de l'Amazone. Spix en a recueilli 241 mots.

6° Le *Mayuruna* est la langue d'Indiens qui habitent la région comprise entre le Javary et le Jutai. Spix en a recueilli 137 mots.

7° et 8° Le *Mayoruna* est parlé par des Indiens qui demeurent sur les bords du Tapichi, l'un des affluents de l'Ucayali, au travers des forêts jusqu'à la rive gauche du Javary. Castelnau a recueilli 54 mots d'un dialecte dit *Mayoruna domestica*, et 79 d'un autre dialecte dit *Mayoruna fera*.

Sous le titre de *Ubersicht der Gesamt Panostämme in Peru, Bolivien und Brasilien*, M. Karl von den Steinen fait un dénombrement plus complet. Aux huit dialectes ci-dessus il en ajoute cinq dont nous possédons des vocabulaires plus ou moins étendus :

Amahuaca ou *Amauca*, parlé entre le Purus supérieur et son affluent de gauche, le rio Curamja ;

Chacobo, près du lac *Rogoaguado*, entre le Beni et le Mamoré ;

Jaminaua, au confluent des Rios Jaminaua et Envira ;

Kaschinaua, sur la rive droite du Rio Envira;

Sipibo, sur les rives de l'Ucayali, entre les 7 et 8° latitude sud.

En 1884, au confluent des Rios Mayro et Pozuzo, par le 10e degré de latitude sud, dans une cabane où s'arrêtaient habituellement les missionnaires franciscains circulant entre Chanchamayo et l'Ucayali, le naturaliste autrichien Richard Payer a découvert, au milieu de vieux papiers abandonnés aux fourmis, un manuscrit contenant deux dictionnaires Sipibos, œuvre d'un moine péruvien demeuré inconnu. M. Karl von den Steinen a eu la bonne fortune de pouvoir s'en rendre acquéreur, et il le publie avec une fidélité scrupuleuse, ayant en même temps à cœur de renseigner très exactement les Américanistes sur les différents habitats des membres de la famille Pano, ainsi que sur l'histoire passablement embrouillée des Missions de l'Ucayali.

Le manuscrit se compose de deux parties très distinctes et de valeur inégale. Je noterai tout d'abord la seconde, c'est-à-dire *Diccionario Sipibo á Castellano*, qui est suivi de courtes notes grammaticales sur la déclinaison des noms et sur la conjugaison des verbes « Ser », « Ir », « Hacer », « Amar ».

Il résulte des propres paroles de l'auteur du manuscrit que ce dictionnaire et ces notes avaient été composés par un confrère plus versé que lui dans la connaissance du Sipibo.

La première partie est consacrée à un *Diccionario de Castellano à Chipibo*, suivi de notes grammaticales plus étendues que les précédentes sous le titre de *Apuntes de gramatica que preguntando he reunido.*

Le Dictionnaire est précédé d'un titre et d'un avertissement ainsi libellés :

De la lengua Chipiba ó Infiel que hablan los que viven por el Ucayali y sus cercanias.

« *Nota.* — Esta tiene relacion con el Pano, Remo y Cunibo ; de manera que sabiendose bien el Chipibo, se habla el pano, remo, y cunibo ; porque son casi lo mismo con poca diferencia.

« Tambien es muy bueno saber esta para las otras tribus que han tenido alguna comunicacion con los del Ucayali.

« De la lengua Chipiba no he visto sino el Diccionario de Chipibo á Castellano, y además escribo la lengua sin saberla preguntando á otros y al mismo tiempo apuntando ; por que la escribo para aprenderla ; asi es que si este libro llegare á manos de alguno y encontrase faltas en el Diccionario de Castellano á Chipibo, apuntes de gramatica, etc., acuerdase que el que escribio no conocia la falta, escribiendo. »

La sincérité de ce bon P. Franciscain fait entendre une première note gaie, dans la publication sévère de M. K. von den Steinen. En voici une seconde, non moins gaie, au sujet des *Apuntes de gramatica* :

« En estos apuntes puede ser que haya algunas cosas inexactas ó que no esten como deberian estar; por que me cuesta mucho hacer les entender lo que pregunto sobretodo hablando de los tiempos de los verbos ; y por eso yo dudo de la rectitud de ciertas respuestas.

« En estos apuntes no hago esplicaciones de la gramatica ; porque *para hacer*

esplicaciones de alguna cosa se necesita saberla y entender la primero ; y yo realmente no la sé por ahora esta lengua. »

Quoi qu'il en soit des scrupules de ce linguiste sur-honnête, le dialecte Sipibo est désormais acquis à la science, dans des conditions telles que la part à faire « á las faltas » peut être considérée comme à peu près insignifiante.

En effet, M. K. von den Steinen possède une copie d'un dictionnaire *Cunibo* dont le manuscrit original (?) se trouve à la Bibliothèque du British Museum, et il apprécie la parenté du Sipibo avec le Conibo en des termes dont je ne veux affaiblir ni la netteté ni l'autorité en les traduisant : « Zwischen den beiden Sprachen ergibt sich eine so völlige Ubereinstimmung dass man nicht einmal von Dialekten reden kann. »

L'identité des deux idiomes est d'ailleurs mise en pleine lumière dans un tableau où figurent les noms des diverses parties du corps.

Dans deux autres tableaux, les noms de parenté en Sipibo sont réunis pour la plus grande facilité des recherches.

Enfin dans un quatrième tableau, M. K. von den Steinen a réuni ce qui concerne, dans les divers dialectes, les trois premiers noms de nombre, les pronoms personnels, les indices possessifs et l'expression de la négation.

J'ai dit que M. K. von den Steinen a publié, avec une scrupuleuse fidélité, le manuscrit découvert par Richard Payer ; j'ajoute que rarement une tâche aussi ingrate a été accomplie avec autant de soin et sans la moindre défaillance.

Lucien ADAM.

Eric von ROSEN. *Archæological Researches on the Frontier of Argentina and Bolivia in 1901-1902*. A preliminary report dedicated to the XIVth International Congress of Americanists at Stuttgart. Stockholm, Ivar Hæggströms Boktryckeri A. B., 1904, broch. in-8° de 14 p., 1 carte et 10 pl. h. t.

Cette brochure nous fournit des détails fort intéressants sur les résultats de l'expédition Erland Nordenskiöld (1901-1902), à laquelle l'auteur prit une part active. La « Mission scientifique suédoise » a exploré les trois sites suivants de la Bolivie et de l'Argentine :

Tolomosa, près de Tarija ;

Casabindo, sur le haut plateau de la Puna de Jujuy ;

Ojo de Agua, dans la « Quebrada del Toro », province de Salta.

A *Tolomosa* dans le *loess* de la vallée de Tarija, les plus nombreuses trouvailles sont représentées par des pointes de flèche en silex, de forme variée, et des amulettes en pierre (pl. X). Mais les explorateurs ont exhumé aussi un vase de la famille des aryballoïdes péruviens et une autre poterie fort semblable à une céramique de la Puna de Jujuy, publiée naguère par le Dr Lehmann-Nitsche.

Casabindo a donné la moisson la plus abondante. M. von Rosen et ses collègues y ont fouillé un certain nombre de grottes funéraires, dues à l'action des eaux, mais closes par les Indiens qui les utilisèrent, au moyen d'un mur de pierre sèche. En général, elles ne renfermaient qu'un seul cadavre par grotte, quoiqu'il pût y en avoir jusqu'à trois. Les corps, momifiés naturellement, mais, presque toujours détériorés, avaient la position horizontale ou verticale. D'une manière immuable, jambes et bras étaient repliés sur le devant du corps ; la tête s'inclinait de façon à toucher presque les genoux ; tous les crânes étaient artificiellement déformés.

Auprès des morts se rencontraient les objets suivants : poterie grossière (quelques pièces seules à ornements peints) ; matériel en bois, bien conservé, dont deux timbales gravées à décor géométrique (l'une d'elles est figurée, pl. IX, 3) ; calebasses, coupées par le milieu, pour servir de récipients ; pointes de flèches et de lances en roche siliceuse. Il faut également noter une espèce de hache, mince et bien affilée, en pierre de schiste. M. von Rosen croit y reconnaître des traces d'emmanchure à la lame. Il a, d'ailleurs, découvert dans les tombeaux un certain nombre de manches. Mais rien ne prouve qu'ils fussent destinés à compléter les haches. Au contraire, l'adaptation des deux parties nous paraît exclusive de tout maniement commode. Quant à l'usage, M. von Rosen voit dans ces lames de hache des outils destinés à couper le bois des cactus-cierges, fort abondants dans la contrée. Rien n'empêche de supposer plutôt un emploi guerrier.

Dans une des grottes de Casabindo, on a trouvé un cadavre habillé. Le vêtement consistait en deux enveloppes : l'enveloppe intérieure, d'un joli décor, tissée en couleur ; l'enveloppe extérieure, d'une étoffe épaisse et grossière. C'est le seul exemple d'une pareille trouvaille. Unique aussi celle d'une corne de bœuf qui paraît être un instrument de musique, et d'un fragment de couteau en fer. Ces deux pièces, si réellement elles avaient été enterrées en même temps que les corps (mais l'ont-elles été ?), démontreraient qu'il s'agit de tombeaux post-colombiens. Et ainsi seraient peut-être également datées les ruines de villages, signalées auprès des grottes funéraires : huttes rondes en pierre sèche, avec, à quelque distance, d'ancieunes cultures en terrasses, analogues aux *andenes* du Pérou (pl. IV). On se trouverait en présence, sinon d'un centre post-hispanique, du moins d'une agglomération qui aurait continué à être habitée après l'arrivée des Espagnols.

A *Ojo de Agua*, c'est un cimetière formant une sorte de tumulus qui a attiré l'attention des archéologues. Ici encore, on a constaté la déformation artificielle des crânes. Parmi les objets curieux qu'a rapportés cette exploration, la brochure reproduit (pl. IX) deux outils en bois dur, sorte de couteaux, une manière de racloir et un ciseau de cuivre emmanché comme nos ciseaux modernes. Nous ne sommes pas assez documentés par notre lecture pour nous associer aux conclusions du jeune voyageur scandinave. Sur l'analogie des pièces livrées par ce site de Ojo de Agua avec ceux exhumés à Casabindo, nous ne pouvons nous prononcer. Nous ne saurions donc admettre jusqu'à nouvel ordre l'identité ethnique des habitants anciens de la Puna de Jujuy et de ceux de la « Quebrada

del Toro » ; encore moins la persistance de la race préhistorique dans les indigènes actuels de la Puna. Au surplus, il est trop tôt, — disons-le franchement à M. von Rosen, — pour se laisser aller à de telles généralisations. Sa plaquette, comme le titre l'indique, n'est qu'un « rapport préliminaire ». Les pièces somatologiques, recueillies par la Mission, ont été soumises à l'examen du professeur G. Retzius, qui n'a pas encore achevé son travail. L'inventaire des renseignements ethnographiques, confié à M. Hjalmar Stolpe, vient d'être interrompu par la mort de ce regrettable américaniste. Dans ces conditions, toute synthèse semble prématurée, toute théorie, imprudente.

L. Lejeal.

Eric von Rosen. *The Chorotes Indians of the Bolivian Chaco.* Stockholm, Ivar Hæggströms Boktryckeri A. B., 1904, 1 broch. in-8° de 14 p., fig. et 18 pl. h. t.

Outre le travail archéologique dont il vient d'être question, M. von Rosen a distribué aux adhérents du Congrès de Stuttgart une autre petite brochure ethnographique sur les Indiens Chorotes qui habitent les grandes forêts du Chaco, dans le voisinage du rio Pilcomayo, au moment où ce fleuve abandonne les *Sierras* boliviennes, pour aborder la plaine qui le conduit vers le rio Paraguay. C'est la région où Crevaux fut assassiné, en 1880, par les Tobas, peut-être, disent quelques-uns, à l'instigation des missionnaires franciscains qui redoutent pour leur influence toute intrusion étrangère en ces parages.

Le comte von Rosen a passé trois mois de l'année 1902 en ces parages, au contact des Chorotes et ce sont les résultats de son séjour qu'il résume ici. Ses observations nous seront d'autant plus précieuses que la peuplade en cause n'avait jamais été, jusqu'à la mission Nordenskiöld, l'objet d'une étude ethnographique sérieuse.

Comme les Tobas de sinistre mémoire, les Chorotes semblent appartenir à la famille des Guaycurus, dont les diverses tribus se localisent dans la *selva* du Grand Chaco, entourant celles de la famille Nu-Aruak. Nous trouvons dans la jolie plaquette du collaborateur de Nordenskiöld maintes intéressantes remarques sur leurs mœurs, leur constitution sociale et politique, leurs moyens de subsistance, leur habitation, leur vêtement et parure, leurs industries, leurs armes, leurs jeux, leurs croyances, etc. Le tout est complété par 18 excellentes photographies qui saisissent et montrent les Chorotes sur le vif de leur existence journalière et dans le détail de leur outillage. On remarquera surtout parmi ces planches les deux qui représentent les jeux nationaux les plus usités. L'une est une espèce de jeu de « pile ou face », où les sous dont se servent nos écoliers sont remplacés par des palets de bois, plats d'un côté, convexes de l'autre. Les buts sont marqués au moyen de flèches plantées dans le sol. Un autre divertissement fort apprécié est constitué par une espèce de tennis, dont les joueurs

utilisent des balles en bois de palmier et des raquettes tressées avec les pédoncules des feuilles du même arbre.

En somme, ce second travail de M. von Rosen qui, comme le précédent, n'est qu'un rapport préliminaire, se lira avec profit et plaisir. L'étude définitive qu'il annonce promet un livre très original. On nous permettra, cependant, de constater l'absence, dans cette esquisse, de tout renseignement anthropométrique. L'auteur aurait-il négligé de mensurer ses amis? Ce serait un oubli regrettable. Et le vocabulaire de la langue des Chorotes qu'on publie ici est bien mince.

L. L.

Dr Paul Ehrenreich. *Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der Naturvölker.* Ds *Archiv für Anthropologie* (Nouvelle série, III, 1904, fascicule 1, p. 39-75). Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn.

Ce travail est le pendant, pour l'Amérique du Sud, de l'étude plus haut analysée par M. de Jonghe et dans laquelle M. Karl Sapper a essayé la mise au point de nos connaissances ethnographiques sur l'Amérique centrale. Après une introduction très intéressante, M. Ehrenreich, entrant dans le vif de son sujet, classe et caractérise les peuples indigènes du continent sud-américain, puis expose sommairement leurs rapports avec le sol et leurs civilisations. Un résumé très clair termine le mémoire.

Aussi exactement que possible et sans les discuter, voici les conclusions les plus importantes de l'auteur. Tout d'abord, la limite ethnographique de l'Amérique du Sud ne correspond pas absolument à sa limite géographique. C'est une ligne brisée qui, bien au nord de l'isthme de Panama, traverse le Nicaragua et englobe aussi une partie des Antilles. En cet immense domaine, les unités ethniques sont nombreuses, mais très difficiles à déterminer. Rien de plus confus que la nomenclature des peuplades et des tribus. Elle varie, notablement, suivant les temps et selon les observateurs. Quelques noms figurent encore sur les cartes, qui ont été inventés de toutes pièces par les premiers colons. D'autres, non moins persistants, inusités des peuples qu'ils désignent pour nous, sont des sobriquets imposés par des voisins souvent hostiles. Les explorateurs de la fin du xixe siècle ont beaucoup fait pour effacer ces désignations fautives ; mais l'ancien nom, souvent, a prévalu, ou, tout au moins, survécu parallèlement au nouveau, c'est-à-dire au véritable, perpétuant, en de certains cas, l'idée fausse d'une pluralité, là où il n'y a qu'un seul et même groupe. La nomenclature ethnique ne peut donc que très faiblement servir à déterminer des parentés. Et M. Ehrenreich en donne comme exemple la multitude de nations ou tribus brésiliennes qui ont reçu des noms de la langue tupie, sans être en rien d'origine

tupie, et simplement parce que le tupi est devenu, dans ces parages, la « langue générale » des rapports entre indigènes de provenance diverse et celle des relations entre les Blancs et les Indiens. Ainsi le vocable *tapouya*, dont on connaît la portée ethnologique, n'est qu'un mot tupi qui désigne tous les ennemis des Tupis, ethniquement très différents d'eux. En réalité les Tapouyas sont un ensemble des peuples les plus différents.

Le Dr Ehrenreich, comme cadre de sa classification, distingue trois zones ethnographies dans l'Amérique méridionale. La première comprend les peuples du Brésil, avec le Venezuela, les Guyanes et l'Archipel des Antilles. Elle se prolonge vers le Sud jusqu'au Paraguay. S'y rangent naturellement aussi les indigènes des plaines fluviales de Colombie, Bolivie et Pérou : Tupis-Guaranis et leurs multiples variétés; Arouaques des Antilles, de la Guyane et du Venezuela, répandus entre les tribus tupies jusqu'à l'embouchure de l'Amazone d'un côté et jusqu'à Mojos et Matto Grosso de l'autre côté ; Caraïbes, disposés sporadiquement depuis le bassin de l'Orénoque jusqu'à celui du Xingu. Telles sont les trois principales familles de cette première région. Remarquons-le, M. Ehrenreich s'inscrit en faux contre la théorie de l'origine floridienne des Caraïbes. Il s'efforce de préciser l'aire d'habitat respectif de chaque race. Ainsi, selon lui, dans la vallée de l'Amazone, les Tupis se localisent sur la rive droite et les Arouaques sur la rive gauche. Il tente de dresser une liste des éléments hétérogènes, tels que Warrau du bas Orénoque, Muras du bas Purus et du bas Madeira, Trumais du plateau brésilien (haut Xingu), Kiriris, Goytacaz, Carayas, Bororos, Betoyas, Jivaros, Juris, Panos, Lorenzos, Tacanas, etc., etc. ; mais, parmi ces peuplades, allophyles, il insiste tout particulièrement sur les Gês Tapouyas, auxquels se rattachent et les célèbres Botocudos, et les Cayapos, Caingangs et Akuãs. Toute cette famille des Gês, au dire de M. Ehrenreich, se caractérise à peu près, par la sauvagerie, la vie errante et un état social très inférieur qui ne comporte, en général, aucune association durable par tribu, à peine quelques groupes accidentels. Le vieil homme de Lund, les ossements de Lagoa Santa représentent, sans doute, les lointains ancêtres des barbares Gês.

Voilà, maintenant, la seconde zone ethnique dans laquelle sont compris les indigènes du Chaco, de l'Argentine et du Chili. Le groupe puissant des Guaicurus, avec les Tobas comme élément prépondérant, occupe ici une situation assez analogue à celle des Tupis et des Gês dans la précédente province, entourés comme eux de groupes allophyles (Matacos, Chamacocos, Guatos, etc.), avec lesquels ils partagent le Chaco. Des familles de l'extrême sud du continent les Araucans du sud du Chili et de l'ouest de la Patagonie argentine ont attiré l'attention spéciale de l'auteur, qui cite ce fait remarquable que leur état pastoral et de nomadisme date seulement de l'introduction des chevaux par les Espagnols, et qu'avant la conquête, ils avaient été des agriculteurs sédentaires. Finalement viennent les Puelches et les Tehuelches de la Patagonie, presque exterminés aujourd'hui, et les habitants de la Terre de Feu : Onas, apparentés aux Tehuelches et chasseurs de huanacos, Yaghan et Alikalouf, qui vivent exclusivement de la pêche.

La troisième province ethnique comprend les peuples andins, que M. Ehran-

reich divise en deux *Kulturkreise*, celui de la Colombie et celui de la civilisation péruvienne. A la civilisation des Chibchas appartiennent les groupes allophyles des Paniquita, Coconuco et Timote. Sous la rubrique Quichuas sont classés tous les anciens peuples du Pérou; d'un autre côté figurent à part les Collas. M. Ehrenreich se déclare partisan de l'opinion que les anciens Calchaquis seraient le résultat d'un croisement entre Quichuas, Collas et peut-être aussi Guaranis.

Le chapitre sur les civilisations mériterait à lui seul une longue analyse. Il montre bien l'intérêt de toute cette ethnographie, fort variée et qui, dans sa variété, implique des degrés fort inégaux de culture. Aux peuples andins, si remarquables par leur développement, il oppose les hommes, primitifs encore, de la Patagonie, de la Terre de Feu et du Brésil. Ce sont, d'ailleurs, ces dernières contrées qui ont livré les plus anciens vestiges de l'humanité sud-américaine. M. Ehrenreich, en terminant, vérifie donc, une fois de plus, la loi géographique qui dans l'Amérique chaude, fait des hautes terres les milieux les plus propices au progrès.

E. Boman.

Dr Yngvar Nielsen. *Nordmænd og Skrælinger i Vinland* (Norvégiens et Skrælings en Vinland) (Extrait de *Norsk historisk Tidsskrift*, 4e série, t. III). Imprimerie Grændal et fils, Christiania, 1905, 46 p. in-8.

Dans le présent travail, le fécond historien, topographe et démomathe ne s'est pas proposé de traiter *ex professo* toutes les questions complexes et difficiles qui concernent le Pays de la Vigne et les Esquimaux que les Scandinaves y rencontrèrent vers l'an 1000, loin de leur habitat actuel, le Grœnland, le Labrador, et la région la plus septentrionale de l'Amérique du Nord. Il n'a guère eu pour but que d'exposer la manière dont ses compatriotes envisagent quelques-unes de ces questions, en ajoutant ce qu'il pense de leurs solutions. Aussi a-t-il pu, en se renseignant de la sorte, laisser de côté ce qui en a été dit en dehors de la Norvège. Il a, notamment, omis de critiquer ou d'approuver le point de vue neuf où nous nous sommes placé, pour déterminer la situation respective de la Grande-Irlande et du Vinland [1], en nous basant sur les distances et les directions indiquées par le *Landnámabók* et les sagas. Contrairement à ces textes, et à l'interprétation des savants éditeurs des *Grœnlands historike Mindesmærker* et des *Antiquitates Americanæ*, il adopte l'opinion du regretté Gust. Storm qui plaçait le Markland dans l'île de Terre-Neuve et le Vinland dans la Nouvelle-Écosse [au lieu de la Nouvelle-Angleterre].

Il ne pouvait passer sous silence l'inscription runique de Hœnen en Ringe-

1. *La Grande-Irlande*, dans *Journal des Américanistes de Paris*. T. I, nouv. sér., n° 2, 1904, p. 217-223.

rike, que l'éminent runologue Sophus Bugge attribue à la première moitié du XIe siècle et regarde comme le plus ancien texte où se trouve le nom de Vinland et dont voici la traduction : « Au large et au loin, manquant de [vêtements] secs et de vivres, ils arrivèrent sur la glace dans un désert vers le Vinland. Privé de biens par l'infortune, on meurt prématurément. » Dans un article de la *Revue critique* (Paris, 1903), nous avons montré que cette inscription, dont l'original est perdu, a été restituée arbitrairement d'après la copie de L. Klüwer, qu'elle est en partie illisible, notamment en ce qui concerne le mot essentiel *Vinlandi*, et que, par suite, elle n'ajoute malheureusement rien à nos rares notions sur ce pays. Le docte recteur de l'Université de Christiania doute également que cette inscription soit « bien lue et bien interprétée » (p. 14, cf. p. 27).

Il est au contraire plus favorable à l'hypothèse de M. Ebbe Hertzberg[1] sur l'origine norraine du jeu de *la Crosse*, usité chez les Menominni du Wisconsin qui, selon le Dr W.-J. Hoffmann[2], l'avaient appris des Indiens du Canada, lesquels l'auraient emprunté à des Norrains naufragés ou établis dans le bassin du Saint-Laurent. Ce jeu ressemble, en effet, au *knattleik* des anciens Scandinaves. Mais, sans dénier les analogies entre celui-ci et celui-là, et sans remonter jusqu'aux siècles du moyen âge où les Islandais du Grœnland avaient des relations avec le littoral américain, il est plus rationnel d'admettre que les Normands (soit qu'ils aient apporté de la Norvège le jeu de balles, soit qu'ils l'aient trouvé dans leur nouvelle patrie, en France, où il était d'ancienne date pratiqué de diverses manières) l'auront porté dans leurs établissements du Canada, où ils ont été en contact avec les Algonquins, du XVIe au XVIIIe siècle.

En résumé, si le Dr Nielsen n'apporte pas de documents nouveaux, mais se borne à commenter les anciens, il a le bon esprit de ne pas contester leurs assertions positives et de ne pas donner dans le travers des amateurs d'originalité qui croient l'atteindre, en répudiant systématiquement les notions acquises. Il a donc raison de soutenir contre le Dr Gust. Storm que les Skrælings, signalés en Vinland par les Sagas, vers l'an 1000, comme identiques avec ceux du Grœnland, ancêtres des Esquimaux actuels, n'étaient pas des Peaux-Rouges ; et contre le Prof. Finn Jónsson, que le missionnaire en Vinland, Eirik Gnupsson, fut avant son départ évêque du Grœnland, puisque la *Rymbegla*, les Annales royales, celles du *Flateyjarbók*, de Gottskalk et d'Oddé, lui donnent ce titre, sans être contredites par un seul document.

Notre auteur analyse, avec beaucoup de perspicacité, les deux passages d'Adam de Brême, sur l'exploration de l'océan Atlantique par Harald Hardrádé, roi de Norvège, dans la première moitié du XIe siècle, et il a été le premier à faire remarquer, d'après le contexte, que cette tentative, d'ailleurs infructueuse, ne visait pas moins le Vinland que l'océan Glacial (p. 15-28). C'est la partie la

1. *L'ancien jeu de balles chez les Septentrionaux*, dans *Historike Skrifter tilegnede Prof Dr Ludvig Daae*, 1904, p. 186, 215 et s.
2. *The Menominni Indians*, dans *Fourteenth annual Report of the Bureau of Ethnologie*, dirigé par J.-W. Powell, t. I, p. 128-129. Washington, 1896, in-4.

plus étendue et la plus originale de son travail qu'il a remanié et augmenté pour le publier dans son idiome maternel, après l'avoir exposé en allemand au XIVe Congrès international des Américanistes, à Stuttgart, en 1904, dans le compte rendu duquel il doit paraître en cette dernière langue.

Eug. Beauvois.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

